

"Le banquet était préparé dans une salle immense de l'arsenal, décorée d'une manière brillante de trophées, de tapisseries et de pavillons de tous les pays. Le maire de Cherbourg, en portant un toast à la mémoire de l'empereur et au président de la République, n'avait pas fait une seule allusion politique. Il n'avait parlé que des intérêts de Cherbourg et des travaux qu'ils réclamaient. Le Président a répondu :

"Messieurs, plus je parcourais la France, et plus je m'aperçois qu'on attend beaucoup du gouvernement. Je ne traverse pas un département, une ville, un hameau sans que les maires, les conseillers généraux et même les représentants me demandent, ici des voies de communications, telles que canaux, chemins de fer; là l'achèvement de travaux entrepris, partout enfin des mesures qui puissent remédier aux souffrances de l'agriculture, donner de la vie au commerce.

"Rien de plus naturel que la manifestation de ces vœux. Elle ne frappe pas, croyez-le bien, une oreille inattentive. Mais, à mon tour, je dois vous dire : Ces résultats tant désirés ne s'obtiennent que si vous me donnez le moyen de les accomplir; et ce moyen, il est tout entier dans votre concours à fortifier le pouvoir et à écarter le danger de l'avenir.

"L'empereur, chargé des guerres, a-t-il converti la France de ces travaux impérieux qu'on retrouve à chaque pas, et nulle part plus remarquables qu'ici? C'est qu'indépendamment de son génie, il vit à une époque où la nation, fatiguée des révolutions, lui donna le pouvoir nécessaire pour abattre l'anarchie, réprimer les factions et faire triompher à l'extérieur la gloire, et à l'intérieur par une impulsion vigoureuse, les intérêts généraux du pays. (Acclamations.)

"Si l'on a une ville, en France, qui doive être impatiemment et conservatrice, c'est Cherbourg.

"Napoléonien par la reconnaissance (Applaudissements), conservatrice par appréciation de ses véritables intérêts.

"Qu'est-ce, en effet, qu'un port créé comme le votre par de si grandes et si durs efforts, sinon un défilé téméraire de cette mer française poursuivie à travers tant d'efforts et de révolutions? une cité qui fait de nous une grande nation. Mais, une grande nation, ne l'oubliez pas, ne se maintient à la hauteur de ses destinées que lorsque ses institutions elles-mêmes sont d'accord avec les exigences de sa situation politique, et de ses intérêts matériels. (Assentiments.)

"Les habitants de la Normandie savent apprécier de semblables vérités. Ils m'en ont donné la preuve. Et c'est avec orgueil que je porte un toast à la ville de Cherbourg. (Vives acclamations.)

"Je porte ce toast en présence de cette mer que nous avons domptée, de cette flotte qui a porté, si noblement dans l'Orient le pavillon français et qui est prête à le porter avec gloire partout où l'honneur national l'exigera (Bravos unanimes); en présence de ces étrangers, aujourd'hui nos hôtes. Ils peuvent se convaincre ici que, si nous voulons la paix, ce n'est pas par la faiblesse, mais par cette communité d'intérêts et par ces sentiments d'estime mutuelle qui lient entre elles les deux nations les plus civilisées. Au port de Cherbourg! (Applaudissements.)"

Tribunaux américains.

Jamais peut-être les échos de la presse américaine n'ont retenti de meurtres plus nombreux que depuis 1849. Si l'on en juge par les récits dramatiques qui, en éveillant fréquemment de palpitantes émotions, semblent assombrir les annales judiciaires à la hauteur de l'humanité. Voici comment le Courrier des Etats Unis raconte quelques-uns des derniers épisodes de la chronique des tribunaux :

"Sans aller bien loin ni remonter bien haut, nous avons en, la semaine dernière, à New-York même, un petit procès criminel, qui a failli se dénouer de la manière la plus tragique pour l'accusé. C'est à peine, à la vérité, si l'écho des débats franchit le seuil de la Cour. Mais quoi! il ne s'agit pas d'un homme du peuple, lequel avait trouvé bon d'assommer sa femme : le public n'en est plus à s'en souvenir pour si peu de chose, ni surtout pour de si petites gens. Il y avait pourtant là plus d'une curieuse étude à faire pour le philanthrope de profession, tout comme pour le simple et indigne observateur, tel que nous.

Les dépositions des témoins ont révélé plus d'un triste secret de la vie populaire. Après être descendus, avec l'officier de police, dans la cave où gisait le cadavre meurtri et tiède encore de la vie, nous avons pénétré, avec les voisins, dans les replis de la misérable existence qui avait enfin abouti à ce dénouement tragique. Le cœur éprouve un serrement instinctif en suivant ainsi pas à pas, à travers les querelles et les luttes de chaque jour, l'histoire de ce ménage voué par le vice à la misère, à la discorde et enfin à l'assassinat. Ce crime, commis par un homme qu'aurait brillé l'ivresse, dans la pénombre humide d'un taudis souterrain, sur la femme qu'il avait choisie pour compagne, n'a pour nous quelque chose de plus navrant et de plus sombre, si nous frappe plus douloureusement que ces drames sur lesquels la position sociale des personnes ou des incidents passionnés, concentrent l'attention générale. Mollat (c'était le nom du meurtrier) a trouvé grâce devant le jury, et, après avoir risqué de fort près la potence, en sera quitte pour cinq ou six années de travaux forcés.

Tandis que cette affaire se plaidait à bas bruit, près de nous, le Connecticut retentissait d'un procès bien autrement terrible dans son résultat. Cette fois, quatre accusés étaient en cause, bien que la justice ne leur demandât compte que du sang d'une seule victime. Le 30 mars dernier, un vieillard nommé Barnice

White, percuteur des droits de péage à Colbrook, comté de Litchfield, avait été trouvé assassiné, dans la maison qu'il habitait. Les armoiries forcées et la disparition de tout l'argent dont il était dépositaire révélèrent hautement qu'un vol avait suivi le meurtre, et en avait été sans nul doute le mobile. Une enquête active commença, et bientôt après, trois blancs, du nom de Calhoun, Cobb et Balcomb, étaient arrêtés, en même temps qu'un Indien nommé Menasseh. La participation de chacun d'eux au crime semblait constante, mais on éprouvait quelque difficulté à préciser le rôle respectif qu'ils y avaient joué, lorsque Balcomb se déclara, sur les conseils d'un de ses parents, à faire les aveux les plus complets. La cause, qui s'est ouverte à Litchfield le 4 septembre, s'est donc trouvée considérablement simplifiée, mais les révélations qu'elle a amenées ont causé une profonde sensation dans la contrée.

Il résulte en effet, des déclarations de Balcomb, que le meurtre de White devait être seulement le prélude d'une série d'exploits du même genre, accomplis par lui et ses complices; déjà plusieurs des victimes qui devaient tomber sous les coups de la bande étaient désignées, et naturellement on s'était avisé de choisir parmi les plus riches du pays. Menasseh était l'âme de cet acte sanglant, et peut être regardé comme le démon inspirateur de ses co-accusés; les détails circonstanciés donnés par Balcomb, sur le crime du 30 mars, ne permettent à cet égard aucun doute et montrent avec quelle profonde astuce l'Indien avait préparé les événements.

Cobb étant absent ce jour-là, Balcomb et Calhoun se trouvèrent seuls au rendez-vous assigné par l'Indien. Celui-ci leur donna ses dernières instructions et excita leur résolution élançante, moitié par ses paroles, moitié à l'aide d'une bouteille d'eau-de-vie qu'il avait apportée. On se mit ensuite en route pour Colbrook, et l'on courut en chemin deux grosses branches d'arbre destinées à servir d'instruments de mort. Bientôt, Menasseh prétendit s'être démis le pied; après un moment de repos, néanmoins, il reprit sa marche, mais pour s'arrêter une seconde et enfin une troisième fois; il lui déclara alors qu'il lui était impossible d'aller plus loin et chargea ses deux complices du soin d'accomplir seuls leur sinistre mission. Munis de la bouteille, ou ils retournèrent de temps à autre leur résolution défaillante, Balcomb et Calhoun continuèrent leur route et arrivèrent à la porte de White. Le courage fut près de leur manquer entièrement en ce moment suprême; ils entrèrent cependant, et Calhoun marcha droit au tiroir où se trouvait l'argent. White se leva au bruit et demanda ce qu'on voulait; Calhoun lui porta aussitôt un double coup de son assassinoir et l'étendit par terre; puis il apercé la Balcomb qui se jeta à son tour la victime. Ce crime accompli, les deux misérables trent main-basse sur l'argent, qui s'élevait à environ \$180, et sortirent de la maison, emportant aussi une bouteille d'eau-de-vie qu'ils avaient trouvée. Calhoun déclara toutefois qu'il ne fallait pas en boire davantage, ce qui prouve assez dans quel état les deux meurtriers se trouvaient déjà.

Le produit de cette sanglante expédition fut partagé le lendemain entre Calhoun, Balcomb et Cobb, revenu du bon voyage. Menasseh poussant jusqu'au bout son système de cauteleuse prudence, se contenta de prendre quelques shillings. Mais toutes ses précautions devaient être inutiles: les quatre malfaiteurs furent arrêtés presque simultanément.

On voit, par ce récit, que l'Indien avait eu constamment en vue de se ménager un système de défense qui fut le sauver en toute éventualité. Il n'avait ni joué un rôle actif dans le crime, ni même accepté sa part du butin. Mais les révélations de Balcomb et les circonstances du procès ont montré sa main derrière celle des malheureux jeunes gens dont il avait fait les instruments de sa cupidité. L'âge seul de ces derniers suffisait d'ailleurs à montrer qu'ils avaient dû céder à une impulsion étrangère: Cobb et Balcomb sont encore mineurs, et Calhoun, le plus âgé comme le plus coupable, compte à peine 22 ans. Menasseh, au contraire, après de 45 ans, et l'on conçoit aisément le fatal empire qu'il a exercé sur ses complices.

Le jury a pris en considération, et, assimilant l'instigateur aux exécutants du crime, a condamné simultanément à la peine capitale Menasseh, Calhoun, et Balcomb. Cobb, dont l'absence, dans la nuit du 30 mars, a été constatée, a été acquitté sur le chef principal, mais il lui reste à subir un jugement comme complice inactif de l'assassinat. L'exécution des trois condamnés a été, du reste, renvoyée au mois de juin 1851 ce qui fait prévoir au moins une ou deux commutations de peine: celle de Balcomb d'abord, dont les aveux peuvent être regardés comme un titre à l'indulgence; puis, celle de Calhoun, en faveur duquel plaide sa jeunesse. Quant à Menasseh, nous ne voyons guère où pourraient être les circonstances atténuantes en sa faveur; s'il est sauvé, il le devra uniquement à la répugnance que le peuple de la Nouvelle-Angleterre éprouve pour la peine de mort."

Californie.

La vapeur Philadelphia arriva le 20 à New-York, venant de Chagres, avait 800,000 en or et un nombre de passagers considérable. Une guerre civile qui a surgi à Sacramento a été suivie de la destruction de cette ville par le feu. Elle était déjà florissante. Le conflit est originaire de la querelle entre les propriétaires de terrains et les pionniers qui s'y étaient établis sans droit; ils se sont fondés, plus tard, sur le droit de premiers occupants. Les journaux politiques des Etats-Unis se remplissent de détails sur cette catastrophe.

Jenny Lind.

La Cantatrice de Suède, déjà trop célèbre pour que l'on ait désormais rien à apprendre d'elle sous le rapport de son magique talent ou de ses succès sur la scène, Jenny Lind, est encore un objet d'enthousiasme et de concerts haut-datifs tant de la part des journaux que de celle du public. La notice biographique qui suit, empruntée d'une feuille anglaise, compléter, pensons-nous, les notions de nos lecteurs sur le compte de cette grande artiste.

"Il était une pauvre et naïve petite fille qui habitait une petite chambre à Stockholm, la capitale de Suède. Cette petite fille était assurément bien pauvre, alors; elle était oubliée, on la négligeait; et elle eût dû se compter au nombre des plus malheureuses, privée des soins et de la tendresse si nécessaires à cet âge, si un don précieux ne lui fût pas échu en partage. La petite fille possédait une voix de Sirène. Or, si le clavier ou la tribulation la visitaient dans sa solitude, elle s'en consolait en chantant. De fait, le chant accompagnait chacune de ses actions; qu'elle fût à l'ouvrage, à la récréation, à la promenade ou même à prendre quelque repos, incessamment elle chantait.

La femme aux soins de laquelle on l'avait confiée s'absentait tout le jour, et enfermait à clé la petite fille à qui un chat tenait seul compagnie dans sa retraite. La petite s'amusait avec le chat et chantait. Un jour qu'elle fut à la fenêtre ouverte elle chantait en caressant l'animal. Une dame vint à passer au-dessous d'elle. Elle avait entendu la voix; elle leva la tête et aperçut la petite chanteuse. Elle adressa à l'enfant diverses questions, se releva, et revint au bout de quelques jours accompagnée d'un vieux maître de musique dont Crelius était le nom. Celui-ci éprouva la justesse d'oreille et la voix de la petite fille, et en fit l'éloge. Il la mena par directeur de l'Opéra royal à Stockholm, qui était le comte Puhr, homme dont la parole brève et le tempérament mélancolique dissimulaient le cœur généreux. Crelius introduisit sa petite écoglière et lui demanda s'il la voulait admettre comme "chanteuse à l'Opéra." C'est une folie que votre demande!" répondit le comte en se rengorgeant, et lançant un regard de dédain à la pauvre petite fille: "Que feriez-vous de ce laid échantillon? voyez-vous quels pieds elle a! Et cette figure! Elle ne sera jamais respectable. Nous nous n'en voulons pas. Remenez-la!"

Le maître de musique insista presque avec indignation. "Hé bien!" s'exclama-t-il à la fin, "si vous ne voulez pas la prendre, tout pauvre que je suis, je m'en chargerai moi-même, et l'èleverai pour le théâtre; une oreille comme la sienne pour la musique n'existe pas dans le monde!"

Le comte céda. La petite fut enfin reçue à l'école des élèves de l'Opéra, et ce ne fut pas sans difficulté qu'on put obtenir pour elle une simple robe de bombazine noire. Son éducation musicale fut cependant dirigée par un habile maître, M. Albert Breg, directeur de l'école de chant de l'Opéra.

Quelques années après, à la représentation d'une comédie jouée par les élèves du théâtre, plusieurs personnes remarquèrent l'énergie et la vivacité facile d'une très-jeune actrice qui exécutait le rôle de médisante. Les amateurs du vrai génie furent éblouis, les badauds en éprouvèrent presque de la frayeur. C'était elle, Jenny Lind, la pauvre petite fille, qui venait de faire son début, étant alors âgée de 14 ans, pleine d'entrainement et enjouée comme un enfant.

Encore quelques années plus tard, une jeune débutante allait chanter pour la première fois en public dans la Traisbude de Weber. A la répétition qui avait précédé la représentation du soir, elle avait produit un effet qui avait enthousiasmé les membres de l'orchestre au point qu'ils avaient mis à leurs instruments pour battre des mains et applaudir frénétiquement. C'était, encore notre pauvre et naïve petite fille qui, devenue grande, allait se montrer au public dans le rôle d'Agathe. Je la vis à cette représentation du soir. Elle était alors dans la fleur de la première jeunesse, fraîche, brillante et sereine comme un matin de mai—d'une conformation irréprochable, les mains et les bras gracieusement contournés, et d'une mine enluminée par sa contenance expressive, le calme de son maintien et la noble simplicité de ses manières. Elle était ravissante. Nous ne voyions pas en elle une actrice de théâtre, mais une jeune fille ornée d'esprit et de grâces naturelles. Elle se mouvait, parlait, chantait sans contrainte et en caressant l'art. Tout en elle était nature et harmonie. Sa voix était du timbre le plus pur, et toute la puissance de son âme s'y révélait en intonations saisissantes. Dans une scène pathétique où elle fit le rôle d'Agathe, elle atteignit à une sublimité d'effet qui arracha des larmes à son auditoire.

C'est depuis ce temps qu'elle n'a cessé d'être la chanteuse favorite du public suédois qui, dit-on, possède un goût et une connaissance de la musique qui ne peuvent être surpassés. Et, d'année en année, il en a été de même jusqu'à ce que sa voix, altérée par de si fréquents exercices, ait perdu de sa fraîcheur. Le public, accoutumé et déjà satisfait, n'eût compris plus la salle, où tant de fois il l'avait admirée. Même à cette phase de sa carrière, on l'appelait encore dans Abbin ou Anne de Boueym, malgré le vide des galeries. Elle chantait évidemment alors pour le plaisir de chanter.

Ce fut aussi à la même époque qu'elle reçut des leçons de Garcia, et perfectionna avec lui son éducation musicale. Elle acquit dès lors ce gazouillement de voix que l'on assure n'avoir jamais été égalé par aucune cantatrice et que l'on pourrait comparer dans son essor au ramage du Palouette; si l'on n'était d'ailleurs douée d'une âme.

La jeune fille ensuite quitta son pays et alla

chanter sur d'autres rivages et pour d'autres peuples. Elle charma le Danemark, l'Allemagne, et charmé il y a peu de temps l'Angleterre. Partout elle a reçu des hommages, a été louée jusqu'à l'adulation. A la cour de rois, dans la maison des grands et des nobles, on l'a fêtée comme une déesse de la nature et de l'art. On l'a couronnée de lauriers. Mais ses amis écrivirent d'elle: "Au milieu de ces splendeurs, elle ne pense qu'à la Suède, et regrette et ses amis et le peuple de Suède."

Par une nuit obscure d'octobre, une nuée de personnes (la plupart paraissant être, par leur costume, d'un rang social très élevé) débarquèrent sur le rivage du port de Balique à Stockholm. Toutes se tournèrent du côté de la mer. On se dit qu'elles étaient dans l'attente de quelque parti agréable. Le bruit s'accroissant, la foule ne se dispersa pas; elle attendait et regardait obstinément la mer. Enfin, un berge apparut joyeusement au loin à l'entrée du port, et déjà des salutations et un bourdonnement de voir l'arrivait du rivage.

"La voilà qui vient! la voilà!" Un superbe steamer s'avanga alors triomphalement vers la rive à travers la flottille de navires et de bateaux qui étaient en rade. Des berges illuminées éclairaient sa marche dans les ténèbres. La foule se pressait sur le bord comme pour aller au-devant de lui. Déjà le léviathan des eaux avait entendu ses battements de plus en plus rapprochés; il ralentit un peu sa marche, puis s'élance avec plus de vitesse, s'arrêta encore, et tourbillonna le débarcadère. On aperçoit en ce moment, sur le pont de l'avant, à la clarté des nombreux réverbères, une gracieuse jeune femme, les yeux mouillés de larmes, mais radieuse de joie, agitant son mouchoir aux regards de ses amis et de ses concitoyens assés blés sur le rivage.

C'était-elle encore—cette pauvre et naïve petite fille tant négligée dans ses premiers jours—qui voyait en triomphe son cher pays natal, mais ce n'était plus la petite fille pauvre, naïve, et abandonnée. Elle était devenue riche; elle pouvait désormais, femme élégante et délicate, charmer ses auditeurs et enthousiasmer la foule.

Nous avons lu, quelques jours plus tard, dans les journaux de Stockholm, une adresse au public de la part de l'estimable cantatrice, qui lui disait avec une simplicité noble: "qu'ayant le bonheur de se retrouver dans sa patrie, elle serait heureuse de chanter de nouveau pour ses compatriotes, et que les recettes à provenir des opéras dans lesquels elle se trouverait engagée pour la saison, composeraient un fonds pour l'entretien d'une école où les élèves destinés à la scène seraient formés aux sciences et à la vertu." Cette nouvelle fut accueillie comme on le pense, et ce fut une raison pour déterminer la foule à encombrer le théâtre à toutes les représentations où figura la cantatrice. La première fois qu'elle parut dans son rôle favori de la sonambule, public redoublé à grands cris le lever de la toile, et l'acclama d'applaudissements. En cette occasion les oreilles des assistants furent frappées de mélodieux nouvelles, inconnues, rassemblant à des êtres célestes dont l'esprit ne se fait point une idée, et que la plume est impuissante à rendre. Le pouvoir de la cantatrice était au niveau de son enthousiasme."

EXTRAITS DE JOURNAUX.

(Du Canadien.)

BALEINES.—On voit de temps en temps de ces bêtes, pourrissant sous doute les poissons dont ils se nourrissent, s'aventurer dans notre fleuve assez loin de la mer; on en a vu moncer jusqu'à Québec, et même jusqu'à Montréal, comme pour tenter les pêcheurs. Il a été pris cette année à Kamouraska, dans le courant du mois d'août, une baleine de 75 pieds de long. Une autre, harponnée dans les mêmes parages, le vendredi 13 septembre, a été retrouvée le lundi suivant; elle était très-grosse, et longue de plus de 100 pieds. Une autre de 36 pieds de long, a été tuée dernièrement d'un coup de fusil, dit-on, à l'île aux Pommes, près des Trois-Pistoles. Cinq ou six remontent actuellement le fleuve jusqu'à Kamouraska, et elles fréquentent en plus grand nombre les Escoumins où l'on pourrait en faire la pêche avec avantage.

AUSTRALIE.—Des lettres de Melbourne (Australie), datées du 16 mai, parlent d'un mouvement très-sérieux organisé dans le but de proclamer l'indépendance des colonies australiennes, soumise actuellement à l'Angleterre.

Le docteur Lang, prêtre de l'église presbytérienne, est à la tête du mouvement.

INFANTRIE.—Dimanche dernier, des chasseurs ont trouvé sur la grève, à Beauport, le corps d'un enfant âgé d'environ dix-huit mois renfermé dans un sac et enterré dans le sable. Leurs chiens, en grattant à l'endroit où était le corps, y attirèrent leur attention. Il avait le crâne fracturé derrière la tête et paraissait avoir été enterré depuis une dizaine de jours. Le jury d'enquête a rendu un verdict de meurtre commis par une personne, ou des personnes inconnues.

DÉCÈS.

Le 20, à Québec, Flure-Caroline-Joséphine, âgée de 18 mois et 21 jours, enfant de M. Stanislas Dupuis, typographe, et de sa propriétaire de l'Ordre Social. Une pleurésie sans pri moi! — lorsque j'ai vu la tombe, "Une clarté sereine entre dans mon esprit; Un ange me porta, pauvre faible colombe, Du monde où plus pleura à Jésus qui me dit: "Ne pleurez pas sur moi!" — Le sphère dévoilé Des mystères charnamis en vertus, en douleurs; Les anges sont pour moi des frères et des sœurs; Je ne suis qu'une fleur, et Jésus me dit: "J'ai reçu sur mes yeux, que la nuit venait clore, Le baiser du bonsoir et non celui d'adieu; Lorsque je m'éveillais en dis avec l'aurore, Ma mère m'embrassait, et maintenant c'est Dieu!"

ANNONCES.

J. M. LAMOTHE, Relieur de cette ville, présente ses remerciements aux messieurs du Clergé et au public en général pour l'encouragement libéral qu'il en a reçu, et annonce qu'il leur en est d'autant plus reconnaissant qu'il a pu réaliser les moyens de se rendre en Angleterre d'où il passera en France afin de s'y perfectionner aux ateliers qui existent dans les branches qu'il exerce, et de prendre en même temps des arrangements de crédit d'ajouter à sa Librairie les gravures et les livres de piété de toutes sortes dont il se propose de composer un fonds digne de leur être offert. Son établissement demeurera ouvert pendant son absence, et les acheteurs y seront servis avec une égale ponctualité. Montréal, 27 septembre 1850.

AUX COMMISSAIRES D'ECOLES.—M. R. C. H. arrivé depuis peu de jours de San-Fran-cisco, (Californie) désire trouver une place d'INSTITUTEUR, il a déjà tenu une école élémentaire dans le district de Québec voilà plusieurs années pendant l'espace de deux ans. S'adresser à M. Louis Plandon, marchand, rue St. Paul, No. 122. Montréal, 27 septembre 1850.

AVIS.

Le Soussigné désire être instituteur pour tenir une école élémentaire, prie instamment Messieurs les Commissaires d'écoles qu'il lui soit permis de lui adresser pour une école élémentaire, d'écrire immédiatement à son domicile, à Montréal, faubourg Québec, rue Panet No. 60. PIERRE CHENNEVILLE. Montréal, 21 Sept.

X. D'EROME, Horloger, à 3 ports de PE-Québec. Montréal, 24 Sept. 1850.

HOTEL RICHARD.

CETTE maison, déjà connue du public sous le nom de Pension Privée, est sise à l'extrémité supérieure de la Place Jacques-Cartier (ancien Marché-Neuf), au No. 7. Les familles et les personnes voyageant pour leur santé, y trouveront en tout temps des chambres convenablement meublées, la tranquillité, et toutes les attentions désirables. L'établissement a vue sur le fleuve et jouit de la beauté du site et des avantages de la centralité, du voisinage du port et des débarcadères des chemins de fer. Prix égaux à ceux des hôtels où il y a table d'hôte.

A VENDRE ou ÉCHANGER. un TERRAIN sis et situé au quartier St. Louis de la cité de Montréal, près de l'Évêché de Montréal, de la contenance de 40 pieds de front sur 164 de profondeur, tenant par devant à la rue St. Denis, d'un côté au propriétaire, de l'autre à M. Louis Joseph Pénicaut, et par derrière joignant à M. Ricard avec une maison en bois à un étage, bien finie. 38 de front sur 32 de profondeur, glacière et autres dépendances dessus construites. Pour les conditions, qui seront des plus libérales, s'adresser au propriétaire sur les lieux, M. TOUSSAINT LADOUCEUR, ou au Notaire soussigné. C. A. RRAILLAS, N. P. Montréal, 26 juillet 1850.

INSTITUTEUR

POUR

LES SOURDS-MUETS.

L'ÉCOLE des Sourd-Muets maintenant établie sur la Côteau St. Louis, auprès de la Montagne de Montréal s'ouvrira le 16 Septembre. L'instruction sera donnée durant dix mois et demi, chaque année, aux conditions suivantes: Pour la pension et l'instruction, sans aucunes fournitures, cinq piastres par mois, payables d'avance, par semestres.

Si, outre la pension, on désire que l'établissement fournisse le lit, pourvu au blanchissage, au raccommodage des vêtements et des chaussures, le prix sera de sept piastres par mois.

Les soins du médecin et l'achat des livres, ardoises, cahiers, plumes, seront à la charge des parents.

Longtemps s'est constaté par un certificat que l'élève, appartenant à une famille pauvre, il sera pensionné et tenu pour la modique somme de quatre piastres par mois et il n'aura rien à payer pour les soins du médecin et l'achat des fournitures d'école.

Les Sourd-Muets externes, qui seront incapables de payer, recevront l'instruction gratis. Montréal, ce 6 Septembre 1850.

Un jeune homme qui reçoit des leçons de piano depuis deux ans, offre ses services gratuitement pour un certain temps, à toute fabrique qui lui procurera les moyens de compléter son éducation musicale. Pour plus ample information, s'adresser à ce Bureau.

COLLEGE DE ST. HYACINTHE.

L'ENTRÉE des Éèves au COLLEGE de ST. HYACINTHE aura lieu MERCREDI le 25 du présent mois. Les Éèves qui ne se rendront pas au jour fixé et qui n'auront pas fait agréer les raisons de leur retard, s'exposent à trouver occupés plus tard les places qu'ils auraient retenues. Les chars du Chemin de Fer partent de Longueuil le jour et l'heure indiqués à DEUX HEURES P. M. St. Hyacinthe, le 13 septembre 1850.

PETIT SEMINAIRE

DE STE. THERESE. LES SEIGNEURS de la CONGREGATION de Notre-Dame l'honneur de présenter au public que la réouverture des Classes aux Couvents de St. Jean Ste. Thérèse et de Terrence, n'aura lieu que le 2 SEPTEMBRE prochain. Montréal, 15 août 1850.

AUX MACONS ET AUTRES.

DES soumissions seront reçues jusqu'à MERCREDI 10 ONZE du courant, pour l'ACHAT de la PIERRE TAILLÉE, la Maçonnerie et les Ferrures qui restent du ancien Palais de Justice, incendié. L'entrepreneur qui aura le plus de mètres à ses frais et transporter tous les matériaux hors du terrain. Pour plus amples détails, s'adresser au Bureau de M. Ostell & Perrault, No. 87, rue des Fortifications. Montréal, 6 sept. 1850.

AVIS AUX INSTITUTEURS.

M. F. ES. COMMISSAIRES D'ECOLES de la Paroisse de St. Elisabeth ont besoin de plusieurs INSTITUTEURS. St. Elisabeth, 29 juillet 1850.